

# L'Art de demander

Amanda Palmer

# L'Art de demander

ou Comment j'ai appris  
à ne plus m'inquiéter et à laisser  
les autres me venir en aide

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par RAPHAËL EYMERY

Avant-propos de BRENÉ BROWN

Certains noms et signes distinctifs ont été modifiés.

Titre original : THE ART OF ASKING : HOW I LEARNED TO STOP WORRYING AND LET PEOPLE HELP

ISBN : 979-10-307-0670-3

© Amanda Palmer, 2014

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la traduction française

© Photographies : Natasha Moustache p 10, Michael Volpe p 33, Pixie Vision p 106-107, David Aquilina p 175, Hayley Rosenblum p 211, Lyndon Hood (scoop. co.nz) p 233, Strangelfreak aka Luis Pedro de Castro p 288, “Naked Yana painting” par Amanda Palmer p 331, Shervin Lainez p 362, Shira Shaham p 386, Michael Volpe p 388, Lindsey Byrnes p 407

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)

[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*Ce livre est dédié à ma mutti,  
qui la première, à travers son amour,  
m'a appris à demander.*

# Avant-propos

Brené Brown

Il y a une dizaine d'années, Amanda faisait la femme statue dans les rues de Boston – une statue de mariée de trois mètres, au visage peint en blanc, pour être exacte. De loin, vous auriez pu observer un passant s'arrêter pour déposer de l'argent dans le chapeau devant elle et sourire alors qu'Amanda regardait tendrement cette personne dans les yeux et lui remettait l'une des fleurs de son bouquet. J'aurais été plus difficile à repérer. J'aurais été la personne empruntant le chemin le plus éloigné possible afin d'éviter la femme statue. Ce n'est pas que je refuse de jeter ma part de pièces dans les chapeaux des artistes de rue – je le fais. Simplement j'aime rester à une distance de sécurité, puis, aussi discrètement que possible, je glisse mon argent dans le chapeau et m'empresse de retourner dans l'anonymat. Je me serais donné beaucoup de mal pour éviter de regarder une statue dans les yeux. Je ne voulais pas de fleur; je voulais passer inaperçue.

De loin, Amanda Palmer et moi n'avons rien en commun. Pendant qu'elle se laisse porter par la foule à Berlin uniquement vêtue de son ukulélé rouge et de rangers, ou qu'elle complotte pour renverser l'industrie musicale, je fais probablement du covoiturage, je collecte

des données ou, si c'est un dimanche, je vais peut-être même à l'église.

Mais dans ce livre, il ne s'agit pas de regarder les autres depuis une distance de sécurité – cette zone séduisante où la plupart d'entre nous vivent et se cachent, où nous nous précipitons en pensant être émotionnellement à l'abri. *L'Art de demander* est un livre sur la manière de cultiver la confiance et de se tenir aussi proche que possible de l'amour, de la vulnérabilité et du lien avec autrui. Inconfortablement proche. Dangereusement proche. Magnifiquement proche. Et être inconfortablement proche est exactement ce dont nous avons besoin si nous voulons transformer notre culture fondée sur la rareté et la méfiance.

La distance nous ment. Elle déforme la façon dont nous nous percevons et comprenons les uns les autres. Très peu d'écrivains peuvent nous éveiller à cette réalité comme le fait Amanda. Sa vie et sa carrière ont été une étude de l'intimité et de la relation à l'autre. Son laboratoire est son histoire d'amour avec l'art, sa communauté et les gens avec lesquels elle partage sa vie.

J'ai passé la plus grande partie de la mienne à essayer de mettre de la distance entre moi et tout ce qui semblait incertain ou toute personne qui aurait pu me faire du mal. Mais comme Amanda, j'ai appris que la meilleure façon de trouver la lumière dans les ténèbres n'est pas de repousser

**8** les autres, mais d'aller à leur rencontre.

Il s'avère qu'Amanda et moi ne sommes pas différentes du tout. Pas quand on regarde de plus près – ce qui est finalement la seule façon de regarder qui compte quand il s'agit de relation.

La famille, la recherche, l'église – voilà les espaces où je me rends avec un abandon total et avec lesquels je me sens liée. Ce sont les espaces vers lesquels je me tourne pour puiser ce dont j'ai besoin : l'amour, le lien et la foi. Et maintenant, grâce à Amanda, quand je suis épuisée ou effrayée

ou que j'ai besoin de quelque chose d'une de mes communautés, je demande. Je ne suis pas douée pour ça, mais je le fais. Et vous savez ce que j'aime plus que tout chez Amanda? Son honnêteté. Elle n'est pas toujours douée pour demander non plus. Elle lutte comme nous tous. Et c'est dans ses histoires de lutte pour se produire et se montrer vulnérable que je me reconnais le plus clairement en elle, moi, mon combat et notre humanité commune.

Ce livre est un cadeau qui nous est offert par une artiste désinhibée, une innovatrice courageuse, une indécrottable embrouilleuse – une femme qui a la capacité très fine et durement acquise de voir les parties de notre humanité qui ont le plus besoin d'être vues. Prenez la fleur.





*Quelqu'un aurait un tampon? j'ai mes règles*, j'annonce haut et fort à personne en particulier dans les toilettes pour femmes d'un restaurant de San Francisco, ou dans une loge mixte lors d'un festival de musique à Prague, ou encore aux invités peu méfiants rassemblés dans une cuisine lors d'une fête à Sydney, Munich ou Cincinnati.

Invariablement, à travers le monde, j'ai vu et entendu le bruissement de mains féminines plongeant dans les sacs à dos et les sacs à main, jusqu'au moment triomphant où une inconnue brandit un tampon avec un sourire. Aucun argent n'est jamais échangé. L'accord tacite universel est :

Aujourd'hui, c'est à mon tour de prendre le tampon.

Demain, ça sera le tien.

Il y a un cycle constant, karmique, autour du tampon. Comme il en existe un, ai-je noté, autour des Kleenex, des cigarettes et des stylos à bille.

Je me suis souvent posé la question : y a-t-il des femmes TROP embarrassées pour demander? Des femmes qui préfèrent simplement enrouler une grosse liasse de papier toilette dans leurs sous-vêtements plutôt que d'oser demander une faveur à une pièce remplie d'inconnues? Il doit y en avoir. Mais pas moi. Sûrement pas. Je n'ai absolument pas peur de demander. Pour rien.

Je n'ai HONTE DE RIEN.

Je crois.

• • •

J'ai trente-huit ans. J'ai monté mon premier groupe, The Dresden Dolls, quand j'en avais vingt-cinq, et n'ai pas sorti mon premier disque chez un label avant d'en avoir vingt-huit, ce qui, aux yeux de l'industrie musicale traditionnelle, est un âge gériatrique pour faire ses débuts.

Ces treize dernières années, j'ai constamment été en tournée, dormant rarement au même endroit plus de quelques nuits, jouant de la musique non-stop pour plein de gens, dans presque toutes les situations imaginables. Clubs, bars, théâtres, stades, festivals, du CBGB de New York à l'Opéra de Sydney. J'ai joué des soirées entières avec l'orchestre de renommée mondiale de ma ville natale au Boston Symphony Hall. J'ai rencontré et parfois tourné avec mes idoles – Cyndi Lauper, Trent Reznor de Nine Inch Nails, David Bowie, « Weird Al » Yankovic, Peter de Peter, Paul and Mary. J'ai écrit, joué et chanté des centaines de chansons dans des studios d'enregistrement du monde entier.

Je suis contente d'avoir commencé sur le tard. Ça m'a laissé le temps d'avoir une vraie vie; durant de longues années, chaque mois, j'ai dû faire preuve de créativité pour trouver comment payer mon loyer. J'ai passé la fin de mon adolescence et ma vingtaine à jongler entre des dizaines de jobs, mais j'ai surtout travaillé comme statue vivante: une artiste de rue dressée au milieu du trottoir, habillée en mariée, le visage peint en blanc. (Tu nous as déjà vues, nous, les statues, pas vrai? Et tu t'es probablement demandé qui on était dans la vraie vie. Salut. On est bien réels.)

Être une statue a été un travail dans lequel j'ai purement et physiquement incarné l'acte de demander: j'ai passé

cinq ans perchée immobile sur un casier à bouteilles avec un chapeau à mes pieds, dans l'attente que des passants y jettent un dollar en échange d'un moment de connexion humaine.

Mais j'ai aussi exploré d'autres formes instructives d'emploi au début de la vingtaine : j'ai été serveuse dans un café glacier pour 9,50 \$ de l'heure (plus les pourboires) ; masseuse non agréée travaillant dans la chambre de son dortoir universitaire (sans finition, 35 \$ de l'heure) ; consultante en identité de marque pour des sociétés en ligne (2 000 \$ par liste de noms de domaine disponibles) ; dramaturge et metteuse en scène (souvent non rémunérée : en fait, je perdais généralement de l'argent en achetant des accessoires) ; serveuse en Allemagne dans un *Biergarten* (environ 75 deutschemarks par nuit, avec pourboires) ; vendeuse de vêtements récupérés dans des friperies et revendus sur mon campus universitaire (je pouvais gagner jusqu'à 50 \$ en une journée) ; assistante dans un atelier d'encadrement (14 \$ de l'heure) ; actrice dans des films expérimentaux (payée en joie, vin et pizza) ; modèle posant nu pour des écoles d'art (de 12 \$ à 18 \$ de l'heure) ; organisatrice et hôtesse de salons clandestins (payée de quoi couvrir l'alcool et l'espace événementiel) ; fille du vestiaire lors de soirées fétichistes illégales dans des lofts (100 \$ par soirée) et, grâce à ce travail, assistante de couture pour un fabricant de menottes en cuir sur mesure (20 \$ de l'heure) ; strip-teaseuse (environ 50 \$ de l'heure, mais ça variait vraiment d'une nuit à l'autre) ; et – brièvement – dominatrice (350 \$ de l'heure – mais il y avait, évidemment, des dépenses indispensables en vêtements et en accessoires).

Chacun de ces emplois m'a enseigné quelque chose sur la vulnérabilité humaine.

Surtout, j'ai beaucoup appris sur l'acte de demander.

Presque toutes les rencontres importantes se résument à l'acte, et à l'art, de demander.

Demander *est*, en soi, l'élément constitutif fondamental de toute relation. Sans cesse et la plupart du temps indirectement, souvent sans un mot, nous *demandons* aux autres – à nos patrons, nos conjoints, nos amis, nos employés – afin de construire et de maintenir nos relations.

*Est-ce que tu vas m'aider?*

*Est-ce que je peux te faire confiance?*

*Est-ce que tu comptes m'entuber?*

*Es-tu sûûûûr que je peux te faire confiance?*

Et très souvent, de façon sous-jacente, ces questions trouvent leur origine dans notre désir fondamental et humain de savoir :

*Est-ce que tu m'aimes?*

• • •

En 2012, j'ai été invitée à donner une conférence TED, ce qui m'intimidait ; je ne suis pas une conférencière professionnelle. Quelques années plus tôt, après m'être débattue – très publiquement – pour rompre mon contrat d'enregistrement avec mon label, j'avais décidé que je me tournerais vers mes fans pour réaliser mon prochain album via Kickstarter, une plateforme de financement participatif qui avait récemment ouvert la voie à des milliers d'autres créateurs afin qu'ils financent leur travail avec le soutien direct de leurs supporters. Mes contributeurs ont collectivement dépensé 1,2 million de dollars sur Kickstarter pour précommander mon nouvel album, *Theatre Is Evil*, ce qui en a fait le plus important projet musical de l'histoire du *crowdfunding*.

Pour les non-initiés, le *crowdfunding* est un moyen de lever des fonds pour des projets (créatifs, techniques, personnels et autres) en demandant aux individus (*the crowd* – le public) de contribuer à un large regroupement de capitaux en ligne (*the funding* – le financement). Des sites comme Kickstarter, GoFundMe et Ulule sont apparus

dans le monde entier pour faciliter la transaction entre ceux qui demandent de l'aide et ceux qui répondent à cet appel, et pour rendre cette transaction aussi pratique que possible.

Cependant, comme avec tout nouvel outil transactionnel, c'est devenu compliqué. C'est devenu un Far West en ligne à mesure qu'artistes et créateurs de tous bords ont tenté de naviguer dans ces nouvelles eaux étranges où l'argent s'échange contre de l'art. L'existence même du *crowdfunding* nous a tous amenés à nous poser une série de questions sous-jacentes plus profondes :

*Comment se demande-t-on mutuellement de l'aide ?*

*Quand peut-on demander ?*

*Qui est autorisé à demander ?*

Mon Kickstarter a été un succès spectaculaire : mes contributeurs – près de vingt-cinq mille d'entre eux – suivaient mon histoire personnelle depuis des années. Ils étaient ravis de pouvoir m'aider et de soutenir mon indépendance vis-à-vis d'un label. Cependant, en plus des appels pantois de journalistes n'ayant jamais entendu parler de moi (sans surprise puisque *Rolling Stone* ne m'avait jamais accordé une ligne) et qui me demandaient pourquoi tous ces gens m'avaient aidée, j'ai été étonnée par certaines réactions négatives engendrées par ce succès. En lançant ma campagne, je suis tombée au milieu d'un débat culturel plus large qui faisait déjà rage sur la question de savoir si le *crowdfunding* devait être autorisé ou non ; certains critiques le rejetaient d'un revers de main comme une forme grossière de « mendicité numérique ».

Apparemment, demander était de mauvais goût. J'étais montrée comme le pire exemple pour de nombreuses raisons : parce que j'avais déjà été promue par un grand label, parce que j'avais un mari célèbre, parce que j'étais une foutue narcissique.

Les choses se sont encore assombries dans les mois qui ont suivi mon Kickstarter, alors que je partais en tournée

mondiale avec mon groupe et lançais mon traditionnel appel aux musiciens locaux qui souhaiteraient se joindre à nous volontairement sur scène le temps de quelques chansons. On était une communauté soudée, et je faisais ce genre de choses depuis des années. J'ai été démolie par la presse.

Le succès de mon *crowdfunding*, et l'attention qu'il a attirée, ont conduit TED à m'inviter, moi, une musicienne de rock indé relativement inconnue, à parler pendant douze minutes sur une scène habituellement réservée aux meilleurs scientifiques, inventeurs et professeurs. Trouver quoi dire exactement et comment le dire a été – pour le moins – extrêmement flippant.

J'ai envisagé d'écrire un opéra de douze minutes, sous la forme d'une performance artistique avec ukulélé et piano, mettant en scène ma vie entière depuis l'Utérus jusqu'au Kickstarter. Heureusement, j'y ai renoncé et ai choisi d'exposer sans détour mon expérience d'artiste de rue, le succès de mon *crowdfunding* et la réaction violente qui a suivi, et comment les deux me paraissaient indéniablement liés.

À mesure que je l'écrivais, ma conférence TED s'est tournée vers une faible partie de mon cercle social : mes amis musiciens maladroits et embarrassés. Pour beaucoup d'entre eux, le *crowdfunding* les enthousiasmait autant qu'il les rendait anxieux. J'avais donné un coup de main à plusieurs amis avec leurs propres campagnes Kickstarter et discuté avec eux de leurs expériences, dans des bars, en soirées ou en coulisses avant les concerts. Je voulais aborder un sujet fondamental qui m'avait troublée : *Dire à mes amis artistes que c'est permis de demander. Permis de demander de l'argent et de l'aide.*

Beaucoup de mes amis avaient déjà utilisé le *crowdfunding* avec succès pour rendre possibles de nouveaux projets : albums, films, instruments dernier cri, fêtes sur des péniches fabriquées à partir de déchets recyclés – choses

qui n'auraient jamais existé sans cette nouvelle façon de partager et d'échanger de l'énergie. Mais beaucoup avaient également du mal avec ça. Je l'avais remarqué.

Chaque campagne de *crowdfunding* comporte une vidéo dans laquelle le créateur explique sa mission et présente sa demande. Je me suis moi-même retrouvée à grimacer devant le défilé de vidéos d'amis qui regardaient (ou évitaient de regarder) la caméra, en bégayant, *Ok, eh eh, c'est le MOMENT GÉNANT! Salut, tout le monde, hum, c'est parti. Oh mon Dieu. On est vraiment, vraiment désolés de vous demander ça, c'est très gênant, mais... s'il vous plaît, aidez-nous à financer notre album, parce que...*

Je voulais dire à mes amis qu'agir rongé par la honte et se répandre en excuses était non seulement *inutile*, mais aussi *contre-productif*.

Je voulais leur dire qu'en vérité beaucoup de gens *aimaient* réellement aider les artistes. Que ce n'était pas un jeu à sens unique. Que les artistes et le public qui les soutient sont deux éléments essentiels d'un écosystème complexe. Que la honte pollue un environnement de partage qui repose sur la confiance et l'ouverture. J'espérais leur donner une sorte de permission cosmique et universelle de ne plus avoir à se confondre en excuses, à s'inquiéter, à se justifier, pour l'amour de Dieu la permission de simplement...  
DEMANDER.

...

Je me suis préparée pendant plus d'un mois, faisant les cent pas dans le sous-sol d'une maison de location et récitant le texte de ma conférence TED devant des dizaines d'amis et membres de ma famille, essayant de condenser tout ce que j'avais à dire en douze minutes. Puis je me suis envolée pour Long Beach, en Californie, ai pris une profonde inspiration, prononcé le discours et reçu une

ovation. Quelques minutes après que j'ai quitté la scène, une femme s'est approchée de moi dans le hall du centre de conférence et s'est présentée.

J'étais encore dans un état second. Le discours m'avait consommé beaucoup d'énergie cérébrale, mais finalement je retrouvais mes esprits.

*Je suis la coach des conférenciers, a-t-elle annoncé.*

Je me suis figée. Mon discours était censé durer exactement douze minutes. Mais ayant fait quelques pauses et ayant perdu le fil, j'avais largement dépassé les treize. *Oh merde, ai-je pensé. TED va me virer.* Enfin... ils ne pouvaient plus vraiment me virer. Le mal était fait. Mais quand même. Je lui ai serré la main.

*Salut! Je suis vraiment, vraiment désolée d'avoir dépassé le temps imparti. Vraiment désolée. J'étais totalement bouleversée. Est-ce que c'était bien? C'était une bonne conférence? Je suis virée?*

*Non, ne sois pas bête, tu n'es pas virée. Pas du tout. Ton discours...* Et elle n'a pas pu finir. Les larmes lui montaient aux yeux.

Je suis restée plantée là, perplexe. Pourquoi j'avais l'impression que la coach TED allait pleurer devant moi?

*Ton discours m'a fait réaliser une chose contre laquelle je me bats depuis des années. Moi aussi je suis artiste, je suis dramaturge. Et je connais tellement de gens prêts à m'aider, il me suffirait de... mais je ne peux pas... je n'ai jamais été capable de...*

*Demander?*

*Exactement. Demander. Ça paraît si simple. Ton discours a libéré une chose très profonde en moi. Pourquoi trouve-t-on ça si dur de demander, surtout quand les autres sont si disposés à donner? Alors, merci. Merci beaucoup. Tu viens de me faire un vrai cadeau.*

Je l'ai serrée dans mes bras.

Et elle n'était que la première.



Deux jours plus tard, la conférence a été mise sur le site TED et sur YouTube. Dans la journée elle a fait cent mille vues. Puis un million. Puis, un an plus tard, huit millions. Ce n'est pas le nombre de vues qui m'étonnait : ce sont les histoires qui les accompagnaient, que ce soit dans les commentaires sur Internet ou de la part de personnes qui m'arrêtaient dans la rue et demandaient à partager un moment avec moi, non pas parce qu'ils connaissaient ma musique, mais parce qu'ils me reconnaissaient pour avoir vu la conférence en ligne.

Les soignants, rédacteurs en chef, ingénieurs chimistes, professeurs de yoga et chauffeurs routiers qui ont eu l'impression que je m'étais directement adressée à eux. Les architectes, coordinateurs d'associations et photographes qui m'ont dit qu'ils avaient « toujours eu du mal à demander ». Beaucoup d'entre eux m'ont serrée dans leurs bras, m'ont remerciée, ont pleuré.

Ma conférence avait résonné bien au-delà de son auditoire présumé de rockers indés penauds qui trouvaient impossible de demander 5 \$ sur Kickstarter sans se mettre un sac sur la tête.

J'ai tenu les mains de toutes ces personnes, écouté leurs histoires. Les dirigeants de petites entreprises, les concepteurs de panneaux solaires, les bibliothécaires scolaires, les organisateurs de mariage, les travailleurs humanitaires...

Une chose était claire : ces gens n'étaient pas des musiciens apeurés. C'était juste... tout un tas de gens très différents.

J'avais apparemment touché un point sensible. Mais LEQUEL, exactement ?

Je n'avais pas vraiment de bonne réponse à cette question jusqu'à ce que je repense à la maison de Neil, à la nuit avant notre fête de mariage.

Quelques années avant tout ça, j'ai rencontré Neil Gaiman.

Neil est célèbre pour un écrivain. Il est célèbre tout court.

Pendant des années, Neil et moi, on s'est mutuellement pourchassés autour du globe dans les fissures de nos emplois du temps, moi sur la route sans fin du Rock'n'roll, lui sur la route parallèle des tournées d'écrivain, tombant amoureux en diagonale et à des vitesses variables, avant finalement de nous marier en cachette dans le salon de nos amis parce qu'on ne se sentait pas de supporter le stress d'un mariage géant.

Mais on ne voulait pas manquer de respect à nos familles, alors on leur a promis d'organiser une grande fête de mariage officielle quelques mois plus tard. On a décidé de le faire au Royaume-Uni, où la plupart d'entre eux vivent. (Neil est britannique, tout comme beaucoup de mes cousins.) De plus, le cadre était magique : Neil possédait une maison sur une minuscule île en Écosse, qui par coïncidence était le lieu de naissance de ma grand-mère maternelle. C'est un rocher herbeux battu par le vent, époustouflant-mais-désolé, que mes ancêtres frappés par la pauvreté ont fui au début des années 1900, à la recherche d'un avenir plus radieux, moins-époustouflant-mais-moins-désolé, par-delà la mer dans les quartiers prometteurs du Bronx.

La nuit avant la fête du mariage, on s'est couchés tôt avec Neil afin de profiter d'une nuit complète, anticipant une journée épique entre l'organisation de la fête, les repas, les boissons et les présentations nerveuses à deux cents membres de la famille. Les trois grands enfants de Neil logeaient dans la maison avec nous, ainsi que sa mère et divers membres de la famille Gaiman. Ils étaient tous blottis dans leur lit, de l'autre côté du couloir, en haut des escaliers, quelques jeunes cousins épars couchant à la dure sous des tentes dans le jardin.

Et au premier étage de la maison, pendant que Neil dormait à côté de moi, je faisais une véritable crise de panique.

Dans le fond je suppose que je flippais à l'idée de me marier, point. Tout devenait soudain très réel, avec toute la famille autour. Qu'est-ce que j'étais en train de faire? Qui *était* ce gars?

Mais surtout, je flippais pour l'argent.

Mon Kickstarter était sur le point d'être lancé et j'étais plutôt convaincue qu'il rapporterait beaucoup – j'avais fait les calculs – mais je n'étais pas en tournée, j'étais dans le Nord de l'Écosse, organisant une fête de mariage et montant un nouveau groupe, sans revenus. Je sortais d'une conversation avec mon comptable, qui m'avait informée que je n'allais pas avoir assez d'argent pour couvrir les membres de mon bureau, mon groupe, mon équipe de tournée et mes dépenses mensuelles habituelles, à moins que je laisse tout tomber et reprenne la route immédiatement – ou à moins que je contracte un prêt pour combler ce fossé de quelques mois avant l'arrivée du Kickstarter et des nouveaux chèques de tournée.

Cette situation ne m'était pas inconnue. À la consternation récurrente de mes managers, j'avais déjà passé la plus grande partie de ma vie adulte à réinvestir tous mes bénéfices directement dans le projet d'enregistrement ou artistique suivant, une fois mes frais couverts. Au cours de ma carrière rock'n'rollesque, j'ai été riche, pauvre et entre les deux... et je n'ai jamais prêté beaucoup d'attention à la gestion des comptes tant qu'ils n'étaient pas complètement à sec, ce qui parfois arrivait à cause d'une facture d'impôt imprévue ou de l'annulation inattendue d'un spectacle. Ça n'a jamais été la fin du monde: pour me sortir d'une situation difficile, j'empruntais de l'argent aux amis ou à la famille et remboursais aussitôt qu'arrivait le prochain chèque.

J'étais experte dans l'art de jouer avec la ligne et demander de l'aide quand j'en avais besoin, et loin d'en avoir honte, j'étais fière de l'historique sans tache de mes crédits interpersonnels. Je trouvais aussi réconfortant que beaucoup de mes amis musiciens (et de mes amis entrepreneurs, d'ailleurs) aient traversé des cycles similaires de fortune et de famine. En bref, on s'en sortait toujours.

Seulement, cette fois, le problème était différent. Le problème était que *Neil* voulait me prêter l'argent.

Et je ne voulais pas accepter son aide.

On était *mariés*.

Malgré tout je ne pouvais toujours pas l'accepter.

Tout le monde pensait que j'étais bizarre de ne pas le faire.

Mais je ne pouvais *toujours* pas.

Je gagnais mon propre salaire en tant que musicienne professionnelle depuis plus d'une décennie, avais mes propres employés et mon bureau, payais mes propres factures, pouvais me sortir de toute galère par moi-même et avais toujours été financièrement indépendante vis-à-vis des personnes avec qui je couchais. Sans compter que j'étais célèbre pour être une icône féministe mal épilée, une reine du *DIY*, celle qui avait quitté son label avec fracas et lancé son propre business. L'idée qu'on me *voit* accepter l'aide de mon mari me faisait... grincer des dents. Mais j'y faisais face avec humour. En général Neil payait l'addition dans les bons restaurants et on le prenait à la légère.

Je plaisantais: *Ça ne me pose aucun problème. Tu es le plus riche.*

Puis, le lendemain matin, je m'assurais de payer le petit-déjeuner et le taxi jusqu'à l'aéroport. Ça me procurait un profond sentiment de réconfort de savoir que même si on partageait certaines dépenses ici ou là, je n'avais pas *besoin* de son argent.

Je savais que le fossé à combler n'était pas grand, que j'allais sortir un super nouveau disque grâce au *crowdfunding*, que j'étais supposée repartir en tournée et que tout me dictait logiquement que ce gars sympa – auquel j'étais mariée – pouvait me prêter l'argent. Ce n'était pas grand-chose.

Mais. Je. Ne. Pouvais. Simplement. Pas. Le. Faire.

J'en avais discuté avec Alina et Josh autour d'un café quelques semaines avant la fête du mariage. Ce sont de fidèles amis avec qui je suis allée au lycée, j'ai même été garçon d'honneur à leur mariage (leur demoiselle d'honneur était notre ami commun Eugene) et on partageait nos drames personnels depuis des années, généralement alors que je dormais dans leurs appartements sur des canapés toujours plus beaux à mesure qu'ils déménageaient de Hoboken à Brooklyn et de Brooklyn à Manhattan. À tour de rôle on faisait sautiller leur nouveau-né, Zoe, sur nos genoux, je venais de leur dire que je ne voulais pas utiliser l'argent de Neil pour couvrir mon prochain déficit de trésorerie, et ils me regardaient comme si j'étais une idiote.

*Mais c'est tellement bizarre*, a dit Alina. Elle est compositrice et autrice publiée. Ma situation ne lui était pas étrangère. *Vous êtes mariés.*

*Et alors?* Je ne savais plus où me mettre. *Je ne me sens pas à l'aise avec ça. Je ne sais pas. Peut-être que j'ai trop peur que mes amis me jugent.*

*Mais, Amanda... nous sommes tes amis*, a souligné Alina, *et nous pensons que tu es folle.*

Josh, le professeur titulaire de philosophie, a acquiescé d'un signe de tête, puis m'a regardée avec ses habituels sourcils froncés.

*Combien de temps penses-tu continuer de cette façon? Pour toujours? Comme si vous alliez être mariés cinquante ans sans jamais mélanger vos revenus?*

Je n'avais pas la réponse à cette question.

Neil n'était pas du genre à poser des conditions ou à se livrer à de petits jeux mesquins, pourtant ma peur la plus profonde était de lui être d'une manière ou d'une autre redevable, d'avoir une dette envers lui.

C'était un sentiment nouveau, cette panique, ou plutôt, un sentiment ancien : je n'avais pas paniqué à ce point depuis l'adolescence, période où j'avais lutté contre d'incessantes crises existentielles. Mais à présent ma tête était un vortex de questions : *Comment pouvais-je prendre l'argent de Neil? Que penseraient les gens? S'en servirait-il contre moi? Peut-être que je devrais simplement repousser cet album d'un an et partir en tournée? Que ferais-je du groupe que je venais d'engager? Et de mon staff? Comment s'en sortiraient-ils? Pourquoi je ne peux pas gérer ça avec dignité? Pourquoi je panique?*

J'ai quitté le lit après une nuit entière à me débattre et à m'inquiéter. Je suis allée dans la salle de bain et ai allumé la lumière.

*Qu'est-ce qui ne va PAS chez toi?* ai-je demandé à la personne déséquilibrée et morveuse dont les yeux gonflés me fixaient depuis le miroir.

*J'sais pas*, a-t-elle répondu. *Mais ça ne va pas*. Je me faisais peur à moi-même. Qu'est-ce qui m'arrivait? Est-ce que je devenais folle?

Il était six heures du matin, le soleil commençait tout juste à se lever et les moutons bêlaient tristement. On devait se lever à huit heures pour nous rendre à la fête du mariage.

Je suis retournée au lit et me suis glissée dans les bras de Neil. Il dormait profondément et ronflait. Je l'observais. J'aimais tellement cet homme. On était ensemble depuis plus de deux ans et j'avais appris à lui faire entièrement confiance – avoir confiance en lui pour ne pas me faire souffrir, pour ne pas me juger. Mais quelque chose semblait toujours coincer,

comme une porte qui devrait s'ouvrir mais qui ne bouge pas. Je me suis tournée de l'autre côté du lit pour essayer de dormir, mais le cyclone de pensées ne s'arrêtait pas. *Tu dois accepter son aide. Tu ne peux pas accepter son aide. Tu dois accepter son aide.* Puis j'ai commencé à brailler, perdant le contrôle et me sentant complètement stupide. J'étais fatiguée de pleurer seule, je crois, et prête à parler.

*Chérie, qu'est-ce qui ne va pas ?*

Il est britannique. Il m'appelle *chérie*.

*Je... je panique.*

*Je le vois bien. C'est au sujet de l'argent ?* Il a passé ses bras autour de moi.

*Je ne sais pas quoi faire pour les mois à venir, ai-je reniflé. Je pense que je devrais reporter l'album si je ne peux pas me permettre de payer tout le monde maintenant. Je vais juste partir en tournée pendant un an et oublier le Kickstarter jusqu'à... je ne sais pas, je peux probablement emprunter l'argent à quelqu'un d'autre pour tenir les prochains mois... peut-être que je peux...*

*Pourquoi quelqu'un d'autre ?* m'a-t-il interrompue calmement. *Amanda... nous sommes mariés.*

*Et alors ?*

*Alors passe à autre chose et emprunte mon argent. Ou PRENDS mon argent. Sinon pourquoi s'être mariés ? Tu ferais pareil pour moi si j'étais dans une situation d'entre-deux. N'est-ce pas ?*

*Bien sûr.*

*Alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Je préfère de loin que tu me laisses te couvrir pendant quelques mois plutôt que de te voir dans cet état, ça devient inquiétant. Tout ce que tu as à faire, c'est me DEMANDER. Je t'ai épousée. Je t'aime. Je veux AIDER. Tu ne me laisses pas t'aider.*

*Je suis désolée. C'est tellement bizarre – j'ai déjà géré ce genre de merde tellement de fois et ça ne m'a jamais inquiétée. C'est dingue. Je me sens folle. Neil, je suis folle ?*

*Tu n'es pas folle, chérie.*

Il m'a serrée dans ses bras. Je me sentais *vraiment* folle. Je n'arrivais pas à me débarrasser de cette pensée lancinante, irritante, qui résonnait dans ma tête comme une énigme implacable, un impossible casse-tête que je ne pouvais ni envoyer valser ni résoudre.

J'étais une adulte, pour l'amour du ciel.

Qui avait accepté l'argent d'inconnus, dans la rue, pendant des années.

Qui a publiquement chanté les louanges du *crowdfunding*, de la communauté, de l'entraide et des charmes de la générosité spontanée.

Qui pouvait – dans un grand éclat de rire audacieux – demander un tampon à de parfaits inconnus.

*Pourquoi je n'arrivais pas à demander de l'aide à mon propre mari?*

• • •

Chaque jour, on se demande mutuellement de petites choses : Une pièce pour le parcmètre. Une chaise vide dans un café. Un briquet. Une course en ville. Et on doit tous, à un moment ou à un autre, demander des choses plus difficiles : Une promotion. Être présenté à un ami. Une préface pour un livre. Un prêt. Un dépistage de MST. Un rein.

Si la surprenante résonance de ma conférence TED m'a appris quelque chose, c'est bien ça :

*Tout le monde a du mal à demander.*

D'après ce que j'ai vu, ce n'est pas tant l'acte de demander qui nous paralyse – c'est ce qui se cache derrière : la peur d'être vulnérable, la peur d'être rejeté, la peur de paraître faible ou dans le besoin. La peur d'être considéré comme un poids pour la communauté, et non comme l'un de ses membres productifs.

Ça renvoie, fondamentalement, à la façon dont on est séparés les uns des autres.



La culture américaine en particulier nous a inculqué l'idée bizarre que demander de l'aide revient à admettre un échec. Mais certaines des personnes les plus puissantes, prospères et admirées au monde me semblent avoir une chose en commun : elles demandent sans cesse, avec créativité, compassion et grâce.

Et pour clarifier les choses : quand vous demandez, il y a toujours la possibilité que l'autre partie réponde *non*. Si nous ne permettons pas ce *non*, nous ne sommes pas vraiment en train de demander, nous sommes en train de supplier ou d'exiger. C'est la peur de ce *non* qui maintient tant de nos bouches hermétiquement closes.

Le plus souvent nous sommes paralysés par notre propre sentiment de ne pas mériter d'être aidés. Que ce soit en art, au travail ou dans nos relations, nous nous interdisons de demander non seulement par peur du rejet, mais aussi parce que nous ne pensons même pas *mériter* ce que nous demandons. Nous devons sincèrement croire en la légitimité de ce que nous demandons – ce qui peut être incroyablement difficile et s'apparenter à marcher sur une corde raide au-dessus de la vallée de l'arrogance. Et même après avoir trouvé cet équilibre, *comment* nous demandons et recevons la réponse – en permettant, même en accueillant, le *non* – est tout aussi important que de parvenir à ce sentiment de légitimité.

Lorsqu'on examine la genèse des grandes œuvres d'art, des start-up prospères et des changements révolutionnaires en politique, on peut toujours retracer le récit d'échanges monétaires et non monétaires, de mécènes cachés et de faveurs sous-jacentes. Nous aimons peut-être le mythe moderne de Steve Jobs se tuant à la tâche dans le garage de ses parents pour créer le premier ordinateur Apple, mais le biopic n'aborde pas la scène potentiellement délicate durant laquelle – probablement lors d'un dîner autour d'un pain de viande macrobiotique – Steve a dû *demander*

*le garage à ses parents.* Tout ce que nous savons, c'est que ses parents ont dit oui. Et maintenant nous avons les iPhones. Chaque artiste et entrepreneur que je connais raconte l'histoire d'un mentor, d'un professeur ou d'un mécène discret qui lui a prêté de l'argent, un lieu ou toute autre ressource étrange à même de sauver ses fesses. Peu importe le prix.

Je ne pense pas avoir perfectionné l'art de demander, loin de là, mais je peux voir maintenant que j'ai inconsciemment été une apprentie de cet art pendant des années – et quel long et étrange voyage ça a été.

Tout a commencé sérieusement le jour où je me suis peinte en blanc, ai enfilé une robe de mariée, ai pris une profonde inspiration et, agrippant une poignée de fleurs, suis montée sur un casier à bouteilles au milieu de Harvard Square.